

En Bolivie – diversité géographique, culturelle et sociale

Jean Martin

Dr med., membre de la rédaction

En octobre-novembre 2015, au sein d'un groupe invité par un ami qui y vit depuis 40 ans, j'ai passé trois semaines dans ce pays d'Amérique du Sud. Pays enclavé depuis une funeste guerre avec le Chili (1884) qui l'a privé d'une sortie sur l'océan Pacifique, la Bolivie est en général connue pour sa capitale, La Paz, à 3600 m d'altitude, son Altiplano, le Lac Titicaca à 4000 m, les autochtones à l'habillement typique. Aussi pour les conditions dramatiques dans lesquelles, aujourd'hui encore, travaillent les mineurs (y compris des enfants). Avec une histoire très mouvementée et marquée par la violence. Une centaine de chefs d'Etat (!) depuis 190 ans que l'indépendance a été proclamée, grâce à l'action des généraux Bolivar, Sucre et Santa Cruz. Plusieurs guerres sanglantes avec les voisins, notamment celle du Chaco avec le Paraguay (1932–1935). C'est en Bolivie que Che Guevara a été tué. Des différences sociales majeures, situation améliorée par l'arrivée à la présidence, démocratique-

ment en 2005, de Evo Morales, un Aymara (une des trois ethnies principales, avec les Quechuas et les Guaranis). Une grande partie du pays est dans le bassin amazonien – et, pour une part moindre, celui des fleuves Pilcomayo et Paraguay, vers le sud. Région qui se développe très rapidement. A Santa Cruz, ville la plus peuplée du pays, plus d'un million et demi d'habitants, on est frappé de voir combien des aménagements urbains et routiers massifs sont entrepris. C'est au vu de ce dynamisme que Santa Cruz et ses élites ont élevé des revendications d'autonomie accrue des Départements – voire de sécession... Plus loin, profondément dans la forêt vierge (*selva, monte*), des communautés indigènes dispersées avec peu de contacts avec la modernité – même si on y développe un éco-tourisme. Dans cette zone aussi, des communautés mennonites. Chrétiens d'avant la Réforme protestante venus d'Europe ou du Canada, qu'on peut comparer aux *Amish* des



Fête de Todos Santos: au centre de La Paz, une *mesa* en hommage aux âmes des disparus.



Proximités... le «Cementerio Central» de La Paz, sous un des téléphériques récemment installés.

Etats-Unis. Agriculteurs efficaces. Ils admettent d'utiliser des machines modernes pour les travaux des champs mais, pour les loisirs ou aller au temple, on les voit toujours dans leur charrette à cheval.

Les Missions jésuites. En pays chiquitano et guarani au Sud-Est de la Bolivie, ainsi qu'au Paraguay et en Argentine, des Jésuites ont créé au XVII^e siècle des «réductions». Dans le cadre de villages très structurés où l'Eglise occupait la place principale, ces religieux rassemblaient les indigènes – jusque là nomades –, les christianisaient, pratiquaient l'agriculture et... la musique. Nous avons vu les Missions de San Javier et Concepcion et leurs magnifiques églises et monastères. Un prêtre suisse, Martin Schmidt, a joué un rôle majeur (1730–1772) dans cette épopée, qui a inspiré le film *Mission* de Roland Joffé (1986). S'est révélée chez ces Indiens une passion extraordinaire pour la musique, fabriquant leurs instruments, en inventant certains, composant. Suite aux plaintes des colons européens jugeant que le fonctionnement autonome des missions allait contre leurs intérêts, elles ont été supprimées vers 1770 sur ordre du roi d'Espagne. Mais l'excellence musicale s'est maintenue dans la région jusqu'aujourd'hui et des festivals attirent chaque année beaucoup d'amateurs éclairés.

Religion – Fête de Todos Santos. Les populations d'Amérique latine ont adopté le christianisme tout en faisant en sorte d'accorder une révérence particulière aux

saints catholiques dont la fête tombe sur les moments majeurs de leur année religieuse d'origine et les divinités qui y sont liées. Nous nous sommes trouvés à La Paz au moment (1^{er} et 2 novembre) de la Toussaint et Fête des Morts. Au superbe Musée d'ethnographie, nous avons eu la chance d'un exposé sur les cérémonies pratiquées à cette occasion dans les familles – quel que soit le statut social. On rend visite dans les cimetières aux niches des défunts et on les décore; pour quelques sous, des pleureuses et des groupes de musiciens y chantent ou jouent un morceau de circonstance. Chez soi, on met sur pied une *mesa* (table) avec des fleurs, des victuailles (notamment cannes à sucre et oignons), des friandises, les photos des disparus, parfois des textes (pour des groupes spécifiques, des *mesas* apparaissent dans des endroits publics). Le deuxième jour, on retourne au cimetière, à l'écoute des âmes des morts. Noter que, dans la structuration de la *mesa* sont présents les trois niveaux de la cosmogonie andine, tous étroitement liés à la Pachamama, déesse-mère: étages supérieur, moyen où nous vivons et inférieur (les supérieur et inférieur n'étant pas équivalents à nos paradis et enfer). Exemple de rite d'origine précolombienne maintenu sous/avec des pratiques chrétiennes et une large place à la Vierge Marie.

La «Ruta de la Muerte» – route la plus dangereuse du monde. Construite dans la première moitié du XX^e siècle (avec quelle mortalité chez les ouvriers?!), c'est la seconde partie de la route qui conduit de La Paz vers le nord, jusqu'à l'agréable ville de Coroico. En montant à 4600 m pour redescendre à 1800, dans une région fertile où est cultivée beaucoup de coca légale – à savoir pour les besoins traditionnels tout à fait légitimes de la population bolivienne. Région où les gens de La Paz sont venus de longue date pour loisirs et vacances. Dans une zone de vallées très profondes aux pentes quasi-verticales, on a taillé une route de 64 km, étroite, parcourue au vu de l'intensité des échanges économiques par des flottes de camions. Au cours des décennies, des centaines de véhicules – 26 par an, dit le guide touristique! – et de passagers sont tombés dans l'abîme (on y a aussi dans les années 1940 jeté quelques opposants politiques). Depuis 2007, elle a été doublée sur un trajet différent par une large artère. Aujourd'hui, la route de la mort sert surtout à proposer sa descente à des cyclo-touristes téméraires mais elle peut encore être utilisée. Notre chauffeur a suggéré, après une villégiature à Coroico, de prendre la *carretera antigua* pour rentrer à La Paz, relevant qu'il l'avait parcourue durant vingt ans au volant de camions. Ce que nous avons fait. Très (très!) impressionnant... Sur des kilomètres, une paroi verticale montant à sa gauche et l'abîme descendant à sa droite, jusqu'à des fins invisibles. Frissons.

Transports publics. Il n'y en a guère. Dans les villes, l'essentiel est constitué de mini-bus, ou bus plus grands, privés, qui parcourent des trajets définis en embarquant et débarquant les passagers où ils le souhaitent. La course est à 1,5 boliviano (vingt centimes suisses). Cela ne marche pas mal. Cependant, la grande nouveauté, qui a trouvé écho ces derniers mois dans nos médias, sont les trois grands téléphériques (du type de ceux de nos stations de ski) mis en place il y a un an à La Paz. Qui devraient diminuer la congestion des rues de cette ville en cuvette (un million et demi d'habitants) et améliorer les déplacements de et vers sa grande banlieue – notamment *El Alto*, quatre cents mètres plus haut sur le plateau. Réseau qu'il est prévu d'étoffer. Trop tôt pour dire ce que, à l'usage, sera le succès mais on peut espérer.

L'Etat plurinational de Bolivie. Elu en décembre 2005, le président Evo Morales, ancien planteur de coca, est le premier autochtone à la tête de l'Etat, où il a été porté par un grand élan patriotico-social, soutenu par les syndicats et une vague indianiste. Il a présidé à l'avènement en 2009 d'une nouvelle constitution qui mentionne 36 groupes (nations) constituant l'Etat plurinational – parmi lesquels, à noter, les Afro-boliviens, descendants d'esclaves, dans la région des Yungas. Chacune de ces nations voyant sa langue reconnue, à quoi s'ajoute l'espagnol parlé par tous. Quant aux principes qu'elle incorpore, cette constitution est progressiste, a

suscité de grands espoirs et permis plusieurs réformes significatives.

Cela étant, il y a aujourd'hui du désenchantement chez plusieurs personnes rencontrées, intellectuels politiquement verts qui s'étaient beaucoup engagés pour Evo (comme on l'appelle). Oui, des progrès ont été accomplis au plan social, disent-ils, mais Morales s'accommode trop de tendances (néo-)libérales. Malgré les discours sur la Terre-Mère, il s'entend avec d'autres pour développer des activités rentables dans des réserves naturelles protégées. Veut construire une centrale nucléaire. Semble moins engagé dans des progrès sociétaux, y compris lutte contre la corruption. Au moment de notre voyage, le pays discutait beaucoup d'une modification constitutionnelle que, par référendum en février 2016, le président souhaite introduire pour lui permettre de briguer un troisième mandat.

Frappant de voir comment l'homme de la rue débat de politique, avec fougue et de manière différenciée. J'ai eu une discussion sur le référendum évoqué avec le coiffeur auquel je confiais ma chevelure. A qui j'ai dit que d'un côté je me félicitais du fait qu'un «*Nativo*» mène le pays mais que je n'aimais guère les chefs qui, trop souvent, cherchent à tourner les limites fixées à leur mandat par la loi.

Intéressé à la vie politique et ancien membre d'un parlement (cantonal), quand je suis dans une capitale je cherche à assister aux travaux du Parlement – fascinant



Conversation.



Lac Titicaca, sur l'Île du Soleil: ruines incas.

de comparer, d'un pays à l'autre, les manières dont fonctionnent ces assemblées. Avec les différences de décorum, de rôle du président, de style et de ton des interventions des députés. Mais où on retrouve des points communs: en général un respect courtois de l'autre, y compris de l'adversaire politique, une façon de servir ses propres intérêts sous couvert de l'intérêt général, les envolées lyriques devant les caméras de télévision... (mais, bien sûr, c'est la vie politique et il n'y a rien là de scandaleux).

Une observation marquante: dans les couloirs du parlement bolivien, on voit de grands tableaux avec les photos des député(e)s, un par période législative. Magnifique de voir que, en quelques décennies, on passe d'une assemblée formée d'hommes cravatés fort sérieux d'ascendance européenne à une représentation nationale comprenant beaucoup d'autochtones et près de la moitié de femmes. Plusieurs de ces dernières siégeant aujourd'hui en habit et chapeau melon traditionnels, avec sur les épaules la couverture (*aguayo*) où, dans la rue, elles portent bébés ou achats divers.

Ce dont ce texte ne parle pas. L'espace ne permet pas de parler de tant de rencontres, exotiques, amusantes ou qui serrent le cœur. Ni des impressions suscitées par les «must» touristiques du pays. La ville de Sucre et ses rues coloniales, 2750 m d'altitude, qui reste la capitale

constitutionnelle avec sa Maison de la liberté où a été proclamée l'indépendance du pays. Potosi, la ville minière à 4000 m d'altitude, poule aux œufs d'or de la Couronne d'Espagne durant plusieurs siècles. Au XVII^e siècle, elle était plus grande et bien plus riche que Paris. Où on côtoie aujourd'hui encore les conditions de travail inhumaines des mineurs, dont des enfants, et la magnificence des bâtiments qu'une richesse insensée a permis de construire: églises, monastères, maisons de nobles, et la forteresse de la «Maison de la monnaie» – avec des installations de fonderie et frappe de pièces stupéfiantes de taille et d'ingéniosité technique.

Au chapitre de la nature, beaucoup de forêt (vierge), on l'a dit. Fleurs magnifiques. Des gros rongeurs; chance de voir un paresseux, des nandous (autruche d'Amérique), des oiseaux petits ou grands, souvent superbes (aras, toucans). Sur l'Altiplano, lamas et leurs cousins camélidés. La nature cultivée: champs de quinoa, fèves, maïs. Manioc dans les régions basses. Dans la région de Tarija près de la frontière argentine, la Bolivie produit d'excellents vins (d'altitude, cultivés à 1800 m)!

Extraordinaire grand Salar (lac salé) d'Uyuni (un quart de la surface de la Suisse), dont le lithium apportera des ressources financières majeures au pays. A proximité la ville du même nom, vivante mais des allures de ville-fantôme, de bout du monde, avec son incroyable cimetière de trains. Plus au Nord, Copacabana, jolie ville touristique, le lac Titicaca et ses îles – dont l'Île du Soleil, ancien haut lieu religieux et défensif inca, et celle de la Lune, pénitencier il y a quelques décennies. Les restes de Tiwanaku, à peu de distance du lac, qui ne rendent certainement pas justice à ce que fut cette métropole religieuse et centre de civilisation pré-incainc. D'où une manière d'inconfort récurrent devant nos connaissances si limitées de ce qu'étaient vraiment les civilisations précolombiennes.

Et les montagnes! Quand on bénéficie du beau temps, depuis l'Altiplano superbes vues des deux grandes Cordillères que l'amoureux de la neige, des glaciers et des rochers que je suis a beaucoup admirés: Illimani et Huayna Potosí près de La Paz, Illampu plus au Nord. Des allures d'Himalaya. Beaux volcans aussi.

Dire encore que, à grande vitesse, la Bolivie elle aussi entre dans l'ère digitale. Que, même si elle peine face aux prestigieuses équipes des pays voisins, le football y est très populaire (de ce que nous avons vu, le club que l'on soutient passionnément est un facteur notable de son identité personnelle!). Enfin, dans rues et marchés, j'ai aimé voir, à l'égard des enfants, tant de manifestations d'amour parental ou grand-parental.

Remerciements à Matthias Preiswerk pour sa lecture attentive de ce texte et à Martin Bettler et Laurence Martin pour les photos.